

LA SACRALISATION DE LA NATURE DANS *L'ŒUVRE AU NOIR*

par Brigitte EVANO (Paris)

Marguerite Yourcenar n'a jamais caché que Zénon, le personnage central de *L'Œuvre au Noir*, est composé à partir d'éléments éclatés et réels ayant constitué la matière vivante d'hommes de chair et de sang. Elle s'en explique assez clairement^[1] dans la longue note qui suit le roman (O.N., pp. 837-850)^[2]. Puisque je souhaite montrer ici que Marguerite Yourcenar dilate la sphère du sacré pour en faire l'étoffe même dont est faite la Nature, je me servirai surtout de la parenté, attestée par Marguerite Yourcenar, entre le personnage romanesque Zénon et le philosophe italien Giordano Bruno qui "foula la machine ronde" entre 1548 et 1600.

Zénon et Bruno sont des hommes de la Renaissance, et, comme tels, ils oscillent entre le divin et l'humain, cherchant l'hypothétique fusion entre le tout et l'unité. La citation de Pic de la Mirandole qui ouvre le roman n'est pas seulement une invocation propitiatoire à cet esprit de la Renaissance, mais la lumière avec laquelle il faut lire le roman :

Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, mortel ou immortel, afin que de toi-même, librement, à la façon d'un bon peintre ou d'un sculpteur habile, tu achèves ta propre forme^[3].

Zénon, cet autre Adam, cherche le passage entre notre monde humain et l'univers, entre l'univers et l'infini. Cet emboîtement du monde dans un grand tout, Zénon le rend sensible en conjuguant le sacré et le profane.

[1] Si je m'autorise cette légère restriction introduite par ce "assez clairement" qui laisse entendre que Marguerite Yourcenar aurait pu être plus explicite, c'est que chacun connaît, ici, l'art consommé avec lequel elle conjugait informations et rétentions d'informations.

[2] Les citations de *L'Œuvre au Noir* renvoient à l'édition, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982 (abrégé par O.N.).

[3] O. N., p. 559.

Il rejette toute solution de continuité entre ces deux domaines en opérant une véritable sacralisation de la nature.

Marguerite Yourcenar est suffisamment latiniste pour jouer toutes les harmoniques de l'opposition sacré/profane. Certes le sacré est ce qui se rapporte au divin et au religieux tandis que ce qui est profane ne concerne que ce qui est humain, rien qu'humain. Mais si l'on regarde de plus près la construction sémantique du terme "profane", l'on s'aperçoit vite que l'on est en face d'un terme qui renvoie à une représentation de l'espace dans ce qu'il a de plus prosaïque. "*Fanum*" signifie temple, "*pro*" signifie devant, le profane est ce qui est devant le temple, en dehors des limites du temple lui-même, lieu où réside le "*sacer*", le sacré. Le profane est ce qui s'étend devant nous, c'est-à-dire le lieu du mouvement, là où nous nous mouvons : la nature en ce qu'elle a de plus tangible. La curiosité intellectuelle de Marguerite Yourcenar la conduisit à explorer d'autres conceptions du monde que celle de l'occident. Sa bibliothèque personnelle, les lectures qu'elle aimait à faire dans les accueillantes quoique austères bibliothèques publiques américaines, lui ont montré que, partout dans notre monde, les hommes ont mis au point un système de représentation articulé sur l'opposition entre le sacré et le divin. Cette idée, qui est consubstantielle à la pensée de Marguerite Yourcenar, est aussi analysée par de nombreux philosophes et ethnologues. Bergson, dont l'ouvrage *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932) est bien connu de Marguerite Yourcenar, démontre qu' "on trouve dans le passé, on trouverait même aujourd'hui des sociétés humaines qui n'ont ni art, ni science, ni philosophie. Mais il n'y a jamais eu de société sans religion"^[4]. Roger Caillois que Marguerite Yourcenar respectait beaucoup, alors qu'elle respectait peu de penseurs parmi ses contemporains^[5], a longuement étudié les rapports du sacré et du profane en traquant la permanence de ces notions là où, à première vue, on ne s'attendrait pas à les trouver, comme dans le cinéma américain par exemple. R. Caillois dans un article consacré à "La représentation de la mort dans le cinéma américain" montre qu'aucune civilisation, aussi moderne soit-elle, comme celle des Etats-Unis d'Amérique "ne saurait subsister sans recourir au sentiment du sacré"^[6]. Les ethnologues, Margaret Mead et Claude Levi-Strauss dont les œuvres étaient bien

[4] Henri BERGSON, *op. cit.*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1982, p. 105.

[5] Cf. Radioscopie de Marguerite Yourcenar, émission de J. Chancel du 11 au 15 juin 1979, deuxième heure, p. 23 ; texte établi par le C.I.D.M.Y., Bruxelles.

[6] Roger CAILLOIS in *Instincts et Société*, Paris, Gonthier, 1964, pp. 114 sq. Cf. aussi *L'Homme et le Sacré*, 1939.

La sacralisation de la nature dans L'Œuvre au Noir

connues de Marguerite Yourcenar, montrent que les rites des Maori^[7] ou des Nambikwara^[8] sont analogues à ceux de nos sociétés occidentales. Toute société pratique des rites d'initiation, et qu'ils concernent des scarifications ou des bouteilles de champagne fracassées contre des coques de navires cela revient au même : à chaque fois nous avons un appel lancé au sacré "qui donne la vie et la ravit, est la source d'où elle coule, l'estuaire où elle se perd" (R. Caillois).

La conception de la nature que la Renaissance se forge à travers des ruptures nettes avec le passé mais aussi des retours ardents vers des traditions lointaines dans le temps, passe par une phase très importante qui la sacralise. Ce moment de la sacralisation de la nature correspond, historiquement et conceptuellement, à la philosophie de Giordano Bruno que Marguerite Yourcenar offre comme "frère de feu" à Zénon^[9]. Le philosophe italien et le personnage du roman sont frères par leur savoir. Ils ont, l'un et l'autre, approché les pratiques alchimiques, ils ont voyagé à travers l'Europe, ont eu maille à partir avec les autorités religieuses et ont toujours revendiqué leur statut de philosophe. Et surtout ils ont la même conception de la nature. En effet, ni pour l'un ni pour l'autre, les rapports de l'homme et de la nature, ceux du divin et de l'humain ne peuvent se dire dans les anciens termes de la philosophie aristotélicienne encore toute-puissante.

On se souvient qu'Aristote concevait le monde comme clos et organisé selon une hiérarchie que sous-tendait une axiologie. Bruno et Zénon veulent faire éclater ce monde clos et rétablir une harmonie unique afin que les particularités se dissolvent dans un grand tout. Pour cette grande entreprise tous deux chercheront du secours auprès du grand Platon renouant ainsi avec l'ancienne tradition philosophique, encore proche de l'orphisme et de Pythagore, qu'Aristote puis les Pères de l'Eglise avaient occultée.

[7] Margaret MEAD, *Sex and Temperament in three primitive societies*, 1935, (traduction française en 1963), in *Mœurs et sexualité en Océanie*.

[8] Claude LEVI-STRAUSS, *Les Structures élémentaires de la parenté*, 1947, et *Tristes Tropiques*, 1955. A propos de C. Lévi-Strauss il est d'usage de se souvenir qu'il fut, parmi les Académiciens, de ceux qui se sont opposés à l'élection de Marguerite Yourcenar sous la Coupole. Son argument principal était que l'on "ne change pas les rites d'une tribu !".

[9] O. N., "Note de l'auteur", p. 840.

Or, au moins depuis le début du XV^e siècle, la représentation du monde, issue du croisement entre une religion révélée monothéiste (le christianisme) et une philosophie païenne (l'aristotélisme) commence à se déliter sous l'effet d'agents corrosifs provenant à la fois du fin fond du passé et de la plus moderne actualité. Par accrocs successifs l'opposition aristotélicienne entre le monde sub-lunaire et le monde supra-lunaire^[10] se rompt. Cette rupture, rendue manifeste par l'ouvrage de Copernic *De Revolutionibus orbium cælestium*, Zénon l'a toujours sentie, d'abord de manière confuse dans l'enfance quand "cette rage de savoir, qui de bonne heure [le] posséda"^[11] lui faisait passer la nuit à lire, au grand dam de son oncle, puis de manière instruite, calculée, pensée quand il réfléchissait, à Bâle, que :

la notion d'ascension ou de descente était fautive : des astres brillaient en bas comme en haut ; [un homme] n'était pas plus au fond du gouffre qu'il n'était au centre. L'abîme était à la fois par-delà la sphère céleste et à l'intérieur de la voûte osseuse. Tout semblait avoir lieu au fond d'une série infinie de courbes fermées^[12].

La redécouverte des philosophies matérialistes de l'Antiquité, principalement celles de Démocrite et de Lucrèce, puis les calmes audaces de Nicolas de Cues mettent à mal l'idée que les hommes se faisaient de leur place et de leur rôle dans l'univers. Zénon est au cœur de cette révolution épistémologique, à la fois comme spectateur et comme agent.

Marguerite Yourcenar ne pouvait pas être insensible à cette conjonction entre la tradition et la modernité qui forge l'esprit de la Renaissance. Le passé y ensemence le présent, à moins que ce ne soit le contraire. Cette ambivalence, ce "*regressus*" offre à Zénon, et à Marguerite Yourcenar, un espace vierge^[13].

[10] Cf. ARISTOTE, *Traité du ciel*. Aristote distingue le monde supra-lunaire, le monde au-dessus de la lune, monde inaltérable, inengendré, incorruptible, immobile, parfait, et le monde sub-lunaire, le monde sous la lune, c'est-à-dire le nôtre, monde du changement, de la génération et de la corruption, du mouvement et de l'imperfection.

[11] O. N., p. 574.

[12] O. N., p. 706.

[13] J.-L. Borgès, lui aussi, jouera avec délices des possibilités infinies qu'offre à l'imagination cette conception du temps délivrée de la linéarité et de l'irréversibilité.

La sacralisation de la nature dans L'Œuvre au Noir

Le regard que pose Zénon sur la nature est totalement neuf, parce qu'il construit lui-même ce qu'il voit. On a souvent montré que la philosophie de la Renaissance est une tentative pour fonder une homothétie entre le microcosme et le macrocosme^[14]. L'homme aux bras étendus de Léonard de Vinci est en relation fusionnelle avec l'univers. Il n'y a pas de rupture entre lui et le reste du monde pas plus qu'il n'y en a entre l'homme et la nature ni entre l'homme et le divin.

Zénon parcourt, pour lui-même, par lui-même, le chemin conceptuel qui consiste à nier la dichotomie humain/divin, sacré/profane. Le sacré, dans *L'Œuvre au Noir* ne recouvre pas seulement le domaine du religieux, de ce qui se tient à l'intérieur du temple. Les objets les plus humbles, les animaux les plus ordinaires sont recouverts de cette sacralité diffuse qui enveloppe le monde de Zénon.

Nier une distinction nette et précise entre le sacré et le profane peut se faire selon deux voies logiques. La première consiste à tracer entre les deux domaines une frontière floue, labile et lacunaire, la seconde consiste à reculer la limite pour lui faire prendre la forme d'une asymptote qui tangente le monde à l'infini. Cette seconde solution, en conduisant à l'infini la limite entre le sacré et le profane, offre une extension plénière au sacré, réduisant à néant le profane. Le sacré enveloppe le tout, il est le tout.

Anticipant de quelques décennies sur la pensée de Spinoza, Zénon pense que si Dieu n'est pas transcendant au monde, alors la nature elle-même est Dieu. On aura reconnu ici le célèbre "*Deus sive natura*" de l'*Ethique*. Mais cette formule lapidaire qui sonne en fait le glas de toute la pensée théologique occidentale, est annoncée par les philosophies de certains penseurs du XVe et du XVIe siècles.

On trouve, chez Giordano Bruno, l'idée que la nature est sacrée. Bruno connaît bien la philosophie néo-platonicienne qui permet d'organiser conceptuellement cette sacralisation de la nature. La tradition platonicienne puis néo-platonicienne permet d'abolir le partage physique du monde opéré par Aristote. La beauté du monde est le signe de l'universelle beauté qu'elle authentifie en quelque sorte.

Dans sa jeunesse Zénon, tout comme Giordano Bruno, se laisse tenter par les chimères de l'alchimie. Il étudie d'abord avec le chanoine

[14] Cf. Ernst CASSIRER, *Individuum und Kosmos in der Renaissance*, 1927.

Campanus, puis à Louvain il parfait sa connaissance de l'“*Ars magna*” et il se persuade, à tout jamais, que “chaque objet au monde était un phénomène ou un signe”^[15]. Il me semble que toute l'ambiguïté dans laquelle Marguerite Yourcenar aime à se mouvoir, quoi qu'elle en dise, s'exprime par l'utilisation de cet opérateur logique sibyllin et amphibologique qu'est la conjonction de coordination “ou”. En effet si l'on considère le “ou” de manière disjonctive (au sens où dans un menu de restaurant nous avons le choix entre du fromage ou du dessert), chaque objet est soit un phénomène soit un signe. Mais on peut aussi saisir le “ou” dans sa fonction conjonctive, associative et analogique (au sens où *Le Misanthrope* de Molière porte comme sous-titre “ou l'atrabilaire amoureux” : Alceste, le misanthrope et l'atrabilaire ne faisant qu'un seul homme). Dans ce cas le phénomène EST le signe et donc, comme le dit le Prieur, “la chose signifiée authentifie le signe”^[16]. Cette phrase, qui pourrait tout aussi bien sortir d'*Alice au Pays des Merveilles* de Carroll ou du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein, prend tout son sens yourcenarien si on prend soin de la placer à l'intérieur de la sphère de la compréhension du monde du Prieur. Il est un homme cultivé^[17], rompu aux exercices philosophiques qui construisaient le savoir des hommes de son temps et de sa trempe intellectuelle. Aussi la logique stoïcienne lui est-elle très certainement familière qui prétend que “trois choses sont liées : ce qui est signifié, ce qui signifie et l'objet”^[18]. La phrase du Prieur perd, dans cette perspective, son apparence de vaine tautologie pour acquérir le sens qui correspond finalement à sa forme : une conception cyclique, holique de l'univers. Le phénomène, ce qui apparaît, EST le signe qui marque l'appartenance d'un quelconque élément au grand tout. Le Prieur ne peut pas aller plus loin dans les conséquences logiques de cette identité, son appartenance à l'Eglise, sa foi ne peuvent l'y autoriser. Mais Zénon, qui n'a “pas assez de foi pour être hérétique”^[19] est libre de poursuivre les implications logiques de ses conversations avec le Prieur : le profane EST aussi le sacré.

[15] O. N., p. 578.

[16] O. N., p. 720.

[17] “Ce prieur était plus instruit que son habit n'eût porté à le croire”, O. N., p. 672.

[18] Sextus Empiricus. Sur le système logique des stoïciens, je renvoie à l'édition de Jean Brun, *Les Stoïciens*, dans la Bibliothèque de la Pléiade et plus précisément encore aux Actes du Colloque de Chantilly : *Les Stoïciens et leur logique*, publiés chez Vrin, Paris, 1978.

[19] O. N., p. 719.

La sacralisation de la nature dans L'Œuvre au Noir

La philosophie néo-platonicienne mise en place au XVe siècle par Marsile Ficin^[20] est le véhicule le plus adéquat pour dire ce va-et-vient incessant entre le monde visible et le monde invisible, entre le monde sensible et le monde intelligible. Le tour de force de Ficin est de permettre la rencontre, *hic et nunc*, des deux mondes platoniciens. Le sacré, le beau, le parfait n'appartiennent plus comme chez Platon au monde des idées, au monde idéal, mais ils appartiennent au monde sensible, au monde que nous, humains, nous sentons et dans lequel nous nous mouvons. La beauté du monde n'est pas le "signe" du sacré, elle est dans son immanente simplicité, le sacré lui-même. La nature qui contient cette beauté est sacrée, mieux, elle est le sacré.

Aux audaces de la philosophie néo-platonicienne Zénon et Giordano Bruno ajoutent celles de Copernic auxquelles, comme pour faire bonne mesure, ils adjoignent celles, très anciennes, des philosophes matérialistes de l'Antiquité. Tous deux pensent, avec Démocrite et Lucrèce, que le monde sur lequel nous vivons n'est pas le seul à être habité dans l'univers. Tous deux osent penser le monde comme infini, tous deux seront condamnés pour ces audaces.

Au procès de Bruno, dont Marguerite Yourcenar reprend les minutes qui nous en sont restées^[21] pour construire (en partie) ce qu'elle nous dit du procès de Zénon, les théologiens fondent leurs accusations principales sur l'affirmation de l'infinité de l'univers. Ils ont bien lu Bruno, ce sont des hommes sérieux. Le dogme catholique romain^[22] associé à la philosophie aristotélicienne via la scolastique récuse l'idée que le monde puisse être infini : seul le Principe, *i.e.* Dieu, est infini, les créatures, *i.e.* les hommes et toutes les choses contenues dans l'univers sont

[20] M. Ficin (1433-1499) est le grand rénovateur des philosophies anciennes à Florence.

[21] Nous ne possédons plus l'ensemble des minutes des procès de Bruno (il y eut en effet deux procès distincts, celui instruit par l'Inquisition de Venise de 1592 à 1593 et celui instruit par Rome de 1583 à 1600). Le Vatican, excellent archiviste, garde tout et pendant deux siècles les pièces des procès de Bruno sont restées propriété du Vatican sans que personne d'ailleurs ne vînt jamais demander à les consulter tant la pensée de Bruno était considérée comme sulfureuse. En 1810 Napoléon fait transporter à Paris toutes les archives secrètes de l'Europe. Celles du Vatican prennent donc le chemin de Paris. Et donc si Grouchy était arrivé à l'heure à la bataille de Waterloo, nous en saurions bien davantage sur ces procès qui nous seraient aussi connus que celui de Galilée. Mais, après la défaite définitive de Napoléon, les vainqueurs ordonnent que les archives soient rendues à leurs légitimes propriétaires. Hélas, entre Paris et Rome, les lourds dossiers qui contiennent ces

nécessairement finies en fonction du principe aristotélicien par excellence: la cause doit contenir plus de puissance que l'effet^[23]. Dans ses conversations avec le Prieur Zénon utilise les arguments de Bruno : "*potentia infinita non est, nisi sit possibile infinitum*"^[24].

Aussi puisque Bruno ne voudra jamais revenir sur cette idée que le monde est infini et que Dieu est partout, il devra mourir un jour de février 1600 à Rome sur le bûcher. Zénon mourra, un jour de février, pour les mêmes motifs. Plus heureux que son modèle, il aura la chance d'échapper aux flammes en se donnant une mort stoïcienne : comme Sénèque il s'ouvrira les veines.

Dans *L'Œuvre au Noir* la distinction entre sacré et profane s'annule au profit de la seule catégorie du sacré que Yourcenar dilate pour lui faire tenir tout l'espace de l'univers. Il n'y a plus de distinction entre l'espace du temple et ce qui se trouve devant lui. Le profane devient une catégorie caduque à partir du moment où tout ce que contient l'univers est sacré puisque l'"*anima mundi*" est partout. Nous avons ici les composantes majeures d'une pensée philosophique de type animiste selon laquelle il existe une co-substantialité de l'univers et de la divinité. Pour Bruno, comme pour Zénon, la nature est conçue comme "*Deus in rebus*". Tout objet et tout être participent de la divinité, quel que soit le nom que les hommes ont pu successivement donner à "celui qui est peut-être".

procès sont perdus. On suppose qu'ils ont été brûlés, sans doute par inadvertance, avec d'autres papiers jugés inutiles et surtout encombrants pour le transporteur. Nous restent seulement les sommaires, détaillés, des différents dossiers, sommaires rédigés en 1597. Les trois dernières années sont irrémédiablement perdues.

[22] La Contre-Réforme bat son plein, Rome n'est plus encline (si elle l'a jamais été !) à accepter les nouveautés philosophiques.

[23] Cf. ARISTOTE, *Physique*, 200 b 4 et surtout l'ensemble du Livre Z de la *Métaphysique*.

[24] "Il n'y a pas de puissance infinie si l'infini n'est pas réalisable", *De Immenso* I, 1, p.243, cité et traduit par H. VEDRINE in *La conception de la nature chez Giordano Bruno*, Paris, Vrin, 1967, p. 151.